



# *La Demande*

Dans *La Demande*, ils sont deux, elle et lui, innomés, lui le maître, elle née servante, ils s'observent sans s'épier, ils échangent des regards, peu de mots et partagent au-delà de leurs naissances dépareillées la modeste et précieuse dignité d'être nés, et le devoir de la porter jusqu'à l'ultime instant, celui où le temps que l'on s'est résigné à ne pas retenir s'arrête dans le silence du cœur. Éternel instant dans la mort retenu.

Lui est un maître italien, peintre, sculpteur, architecte et anatomiste, un peu Michel-Ange, beaucoup Léonard de Vinci. A l'invite du roi de France, il gagne les bords de Loire à cheval, entouré de ses élèves, pour dessiner des ponts, des châteaux, y finir ses travaux et ses jours (Léonard est mort au Clos Lucé, près d'Amboise en 1519, François I<sup>er</sup> régnait depuis cinq ans, mais ces noms-là, pas plus que d'autres, ne sont cités, nous sommes dans une histoire inventée). Elle est une servante, la servante, la seule servante, dont le seul devoir, la seule richesse et toute la dignité sont de servir, de vieillir en servant. Elle est la seule femme du livre, elle est toutes les femmes, comme si la seule condition de la femme fut de servir, dans une heureuse abnégation. On ne sait rien d'elle sinon qu'elle sert, qu'elle ne plaint ni son temps, ni sa peine. Un jour un

fil arrive, son fils, un fils mal venu, mal né, débile, et qui, comme le seul autre enfant des livres de Michèle Desbordes (*L'Habituée*, Verdier, 1995), ne survit pas à sa mère. Du fils non plus on ne saura rien d'autre.

A la toute fin, la servante va parler, ils sont vieux, comme deux chenets de respect de chaque côté de l'âtre, le maître a tant appris du silence de la servante, la servante beaucoup compris ce qu'on ne lui a pas dit. La Loire coule au loin. Les nuages et le vent. Sans que l'on entende sa voix, par le truchement du discours indirect, la servante fait sa demande, cette demande inouïe et pourtant déjà reçue avant d'être dite, la Demande majuscule du titre, la prière de servir encore après qu'on sera mort, après que plus rien ne sert plus de rien.

Jean-Baptiste Harang  
*Libération*, 11 février 1999

# *Michèle Desbordes*

La romancière Michèle Desbordes est morte, le mardi 24 janvier [2006], à l'âge de 65 ans, dans sa maison de Baule, dans le Loiret, au terme d'un long combat, courageux et discret, contre la maladie. Discrétion et silence sont les maîtres mots de l'œuvre écrite de Michèle Desbordes, comme on effleure, en images non installées. Réflexive, ressentie. Le public l'a véritablement découverte en 1999 avec *La Demande* (Verdier), qui obtiendra le prix France-Télévision. Elle y met en scène un troublant huit-clos entre un maître italien de la Renaissance vieillissant venu sur les bords de Loire à l'invitation du roi de France et sa servante sans âge. Pudeur d'une relation qui s'apprivoise dans l'économie de la parole et l'écoulement lent du quotidien. Phrases en miroir posé. Au rythme gris et bleu du fleuve.

Xavier Houssin  
*Le Monde*, 27 janvier 2006



# Un hommage

Jean-Yves Masson

J'ai fait la connaissance de Michèle Desbordes au cours d'un dîner, sous le grand arbre qui se trouve devant la bergerie qui donne son nom aux éditions Verdier, près de Lagrasse. Il y a tout de suite eu entre nous une forte sympathie, et une séduction où entrait beaucoup d'un esprit d'enfance que je lui ai connu et dont, à d'autres moments, il est arrivé qu'elle se défende, peut-être parce que son enfance avait été moins heureuse que la mienne et qu'elle y revenait moins volontiers que moi. Je connaissais d'elle, alors, son premier roman, *L'Habituée*, qui a paru en même temps que le mien, à l'automne 1996. Ces débuts communs chez le même éditeur créaient entre nous une solidarité en dépit des années qui nous séparaient. Michèle allait bientôt publier *La Demande*, le récit qui marqua pour elle le début d'une reconnaissance publique très large. C'était là son deuxième roman, mais son troisième livre : car le premier, en 1986, était un livre de poésie, passé inaperçu. Il est pourtant profondément lié à toute son œuvre et, d'une certaine façon, la fonde. *Sombres, dans la ville où elles se taisent* avait paru chez Arcane 17, la maison d'édition fondée à Saint-Nazaire par Christian Bouthemy, et dont le catalogue, quand on le reprend

aujourd'hui, est l'un des meilleurs de l'édition de ces années quatre-vingt si riches en découvertes littéraires. On verra, à relire ce premier livre de poésie, qu'une grande partie de tout ce qu'elle a écrit par la suite sort des souvenirs et des obsessions qui y avaient trouvé leur première mise en forme, peut-être encore imparfaite, mais riche de promesses.

Michèle n'aura eu le temps d'écrire, de 1996 à 2005, qu'une dizaine de livres, si l'on compte ceux qu'elle a achevés avant sa mort et qui vont paraître bientôt. Est-ce assez ou n'est-ce pas assez pour faire une « œuvre » ? C'est assez, je crois, d'autant qu'elle s'inscrit dans la tradition très française du roman ou du récit court, et qu'il est des noms dans notre littérature dont la survie méritée est due à moins de pages encore. Dans ce tournant du siècle où nous sommes, auquel elle restera liée, dans ce temps où tout n'est que bruit, publicité, propagande, rumeurs et slogans, l'œuvre de Michèle Desbordes s'impose par sa formidable puissance de silence. Le titre du livre de poésie que j'ai cité le dit, c'est une œuvre dont la plupart des personnages, des femmes surtout, mais quelques hommes aussi, se taisent, et qui tourne autour de ce silence intérieur que notre temps a plus qu'aucun autre besoin d'apprendre à écouter.

Au fil des conversations, des rencontres – de quelques brouilles aussi, car Michèle Desbordes était une personne entière et il n'était pas toujours facile d'être à

la hauteur de son exigence – une complicité s’est tissée, et je voudrais dire, à l’heure où cette voix vient de se taire, que cette complicité entre nous était fondée sur une passion commune de la poésie. Bien sûr, Michèle était une lectrice passionnée de Faulkner, de Pavese, de Virginia Woolf et de bien d’autres : mais justement, ces écrivains-là, romanciers, romancières, sont de celles et de ceux qui ont aboli les frontières sottement dressées par les critiques et par nos habitudes de lecture entre le « roman » et la « poésie ». On le vit bien quand Michèle Desbordes, pour un numéro du *Nouveau Recueil* que je dirigeais sur un thème qui m’est cher, celui de la frontière, revint à la poésie et écrivit un récit sur le voyage de Hölderlin à Bordeaux qui était un poème narratif, et qui devint l’un de ses plus beaux livres (*Dans le temps qu’il marchait*), un texte brisé de grandes trouées de silence.

Hölderlin était l’une des grandes passions de Michèle Desbordes. La connaissance intime qu’elle avait de son œuvre était impressionnante. Elle en savait par cœur des poèmes entiers, des lettres entières. C’est des lettres de Hölderlin à sa mère que sort le roman qu’elle avait porté le plus longtemps en elle, *Le Commandement*, qu’elle publia chez Gallimard en 2001 et qui est dédié à la mémoire du romancier Jacques Desbordes, son mari, dont elle assumait de bien des manières l’héritage, à commencer par la décision de reprendre son nom. *Le Commandement* ne fut pas un succès comparable à *La Demande* ni même à *La Robe bleue*, parce que le sujet



en est âpre, la phrase tourmentée, et la vérité, comme celle de *L'Habituée*, dure à entendre. Vingt ans avaient été nécessaires, à ce qu'en disait Michèle Desbordes, pour écrire ce livre, vingt ans de silence et quelques mois d'écriture. Vingt ans à chercher comment écrire, à s'interdire peut-être de s'y risquer, à lire passionnément en attendant l'heure de se sentir prête. Je crois que finir ce livre fut pour Michèle une victoire sur elle-même, mais je ne sais pourquoi, je la devine chèrement payée. Dès le moment où elle était en train de l'achever, elle se sut atteinte d'une maladie dont elle avait peu de chances de guérir. Le jour où elle me l'apprit, nous étions sur le parking d'une gare ; j'étais allé lui rendre visite chez elle à Baule, au bord de la Loire, j'allais reprendre le train pour Paris. Elle me parla de sa maladie d'une voix très douce, qui ne tremblait pas, avec une grande sagesse, en me disant que son désir était modeste et qu'elle souhaitait seulement encore achever quelques livres avant de s'en aller. Les propos qu'elle avait tenus ce jour-là se sont alors éclairés pour moi : en me montrant la Loire qui passait au fond de son étroit jardin, ce grand fleuve français par excellence qui aura été le sien, elle m'avait dit qu'elle souhaitait que ses cendres y soient un jour dispersées. Je pense à cette dispersion des cendres, avec laquelle je n'arrive pas, aujourd'hui, à me sentir en accord, quoique je connaisse bien cette phrase si frappante de Hölderlin qui évoque la disgrâce de ces temps de peu de lumière où nous sommes, où nous quittons la vie, dit-il, dans des boîtes hideuses, alors que l'homme

antique se livrait au bûcher. Il faudrait, précisément, un bûcher, comme ceux qu'a décrit Josef Winkler dans son livre terrible et sublime sur l'Inde ; il nous faudrait des rituels, et même ces pleureuses que Rilke réclame dans la *Requiem*, ou ces *Plaintes* qui accompagnent les morts pour la traversée du pays d'Égypte à la fin de la *Dixième élégie*. De tous ces textes, de ces œuvres que nous aimions, de cette passion qui était la nôtre pour la poésie, nous avons souvent parlé au fil de nos rencontres ! Une amitié est faite de cela : de paroles et de silence.

Avec son livre sur Camille Claudel, Michèle Desbordes s'est approchée encore plus près, à travers la fiction, des raisons du silence sur lequel était conquise toute son œuvre : le silence des femmes qui n'ont jamais eu droit à la parole. Un silence pétrifié d'amour et de terreur, face à la douce violence de tous les pouvoirs, maternels, paternels, fraternels ou conjugaux. *La Robe bleue* m'est dédié parce que Michèle avait décidé d'abandonner ce livre qui, littéralement, tombait en fragments, et qu'après avoir lu ces fragments, je lui ai suggéré, pour ainsi dire, de « coudre la robe » : d'écrire un texte continu au lieu de laisser le destin de Camille en lambeaux. Il fallait pour cela un point de vue, et ce fut ce moment où, dans cet hospice en Provence, elle attend les visites si rares de Paul : en partant de ce point de vue – de ce silence – et en trouvant un point d'appui narratif qui était, encore une fois, une « demande » capable d'aimer le récit, tout devait s'organiser de

soi-même. Du coup, avant de finir son livre sur Faulkner, Michèle reprit les fragments rédigés autour de Camille Claudel et acheva *La Robe bleue* dont l'écriture atteint à l'intensité du poème comme bien peu de textes de prose.

Nous écrivons des livres. Nous les lançons dans l'abîme du temps. Nous les jetons comme des bouées pour ne pas nous noyer, comme des bouteilles à la mer qui en appellent à l'amitié du lecteur à venir, qui saura les décrypter. Ou pas. Il y avait au fond de l'écriture de Michèle Desbordes un secret, plusieurs peut-être, qu'elle a soigneusement cachés, dont je sais que je les ignore, dont je n'ai pas reçu la confiance, au milieu de tant de plus petites confidences qui me furent faites – toujours avec l'ordre de les taire. Quelqu'un, je le souhaite, décryptera plusieurs de ces secrets à force d'interroger ses livres. Ils sont, me semble-t-il, de ceux qui résisteront à la relecture, une fois qu'ils auront pris de l'âge. Il y avait dans l'œuvre de Michèle quelque chose d'analogue à cette moitié droite de son visage qu'elle n'aimait pas montrer et qu'elle dérobaît au regard, tout en vous regardant avec un air où pouvait passer tout d'un coup une gaieté folle. Michèle aimait la vie : le bon vin, les fromages, les fruits bien mûrs, les poires des jardins de la Loire (ces fruits tellement français, comme dit Roland Barthes) et les fruits de la Guadeloupe où elle avait vécu. Elle savait s'étonner des choses. Elle aimait les chats et les livres. Elle aurait voulu que sa maison au bord de la Loire conservât,

après sa mort, quelque chose de sa présence, et que des écrivains puissent venir y travailler comme elle y avait elle-même travaillé. Cela, malheureusement, ne se fera pas, aucune institution n'ayant accepté le legs ; mais il sera toujours possible à ceux qui aimeront cette œuvre d'aller regarder la Loire à Baule, près d'Orléans, ou de penser à elle depuis le pont de Beaugency. Son œuvre est celle d'une femme qui a mérité, je crois, d'être considérée comme un poète, et si je mets ce mot au masculin ce n'est pas pour faire injure à sa féminité, mais en me souvenant qu'en latin poeta est un mot masculin de forme féminine comme, nauta, le marin.

Poète donc, je lui donne ce titre : parce que la poésie est, entre mille définitions qu'on peut en donner, cette tension de la langue quand elle parvient au point où elle se tisse de silence. Des générations de femmes vouées au silence, ses ancêtres muettes derrière leurs pas de portes qui ressemblent tant à mes taciturnes aïeules des vallées d'Auvergne, avaient accédé à la parole à travers leur descendante, cette héritière amoureuse des livres qui osa écrire après avoir voué sa vie aux livres, en dirigeant des bibliothèques. Michèle Desbordes tissa ses propres livres sur la trame de ses lectures, qui étaient immenses et passionnées. Elle avait le don le plus rare, qui est la force d'admirer. Le destin semble avoir décidé qu'elle ne pourrait garder longtemps cette parole chèrement conquise : et Dieu sait de quels nœuds était faite la maladie qui l'a forcée au grand silence définitif. Mais le jour où tous ses livres seront

réunis en un seul volume – ce jour viendra –, je crois qu'on verra la cohérence et la beauté de ce parcours arraché à la nuit, celui d'une œuvre où écriture et lecture sont nouées l'une à l'autre, non par amour de l'érudition, mais par le souci essentiel de chercher les mots dans lesquels puiser, jusqu'au dernier, la force de vivre encore un jour.

Jean-Yves Masson  
*Poezibao.com*, 8 mars 2006

# *La Demande*

*(extraits)*

C'était un dimanche matin et les cloches sonnaient, joyeuses dans le ciel d'avril, dans le vent frais qui chassait les nuages vers la mer. Des villageois menaient leurs bêtes sur la rive. Derrière, du côté de la Sologne, ils entendaient les aboiements d'une meute.

Ils étaient cinq sur leurs chevaux, le plus jeune avait à peine vingt ans et des boucles jusqu'aux épaules, le plus vieux n'avait pas d'âge, un vieillard peut-être, dont la beauté attirait encore le regard, les yeux clairs dans le visage basané, le corps droit et svelte sous la pelisse de drap brun. (...)

C'est à peine s'ils la virent en entrant, elle lavait dans les cours, allait et venait le long des murs avec les seaux et les linges mouillés, tordus d'un coup de poignet, petite, toute habillée de gris, seul brillait le blanc de la coiffe, elle jetait l'eau sur les pavés puis repartait au puits tandis que le soleil montait dans le ciel, atteignait le haut des chênes. Elle avait entendu les chevaux sur le chemin et quand ils passèrent les dernières maisons les aboiements des chiens derrière les murs, les voix à l'approche de la demeure, étrangères, sonores dans le ciel clair de printemps, midi approchait. Elle les attendait depuis longtemps, les attendait chaque jour en

vérité, depuis Lyon et Romorantin le message était venu jusqu'ici, ils n'allaient pas tarder, c'était une affaire de jours, ils seraient là pour le dernier dimanche d'avril. Elle avait lavé, dépoussiéré, répandu la bruyère à pleines brassées sur le sol, organisé et prévu la tâche qui lui revenait, le manoir n'était pas un château mais était assez grand pour qu'on s'y occupât du lever au coucher du soleil et sans doute d'avantage, cuisine, chambres basses et chambres hautes, cellier, galerie du parc et de l'autre côté des terrasses, l'écurie, les remises et la bûcherie, bois et charbon pour la cuisine, bois de fourrière pour les chambres. Tranquille et patiente, elle avait attendu, n'avait rien imaginé du maître qui arrivait ni de ceux qui l'accompagnaient. Depuis plus de vingt ans elle travaillait dans les maisons du fleuve. (...)

Ils tardaient à monter dans les chambres, et souvent bien après que la nuit fut tombée s'attardaient autour des feux ou sortaient sur les terrasses quand, avec la douceur du vent et les nuages clairs, ils sentaient venir les beaux jours. Ils parlaient du pays et des gens d'ici, de la lumière au-dessus du fleuve. Ils la questionnaient sur le fleuve et les bords du fleuve, et la forêt qui prenait après les coteaux, les routes qui par là menaient aux tourbières, lentement, et cherchant leurs mots, parfois c'était comme s'ils chantaient, ils préparaient les voyages, disaient qu'ils allaient parcourir le pays, du nord au sud et par l'est jusqu'à l'autre fleuve, aller à Romorantin où le château devait être refait et de là jusqu'à Bourges par la forêt et les basses terres. Il fallait

assécher le pays entre les fleuves et faire s'écouler les eaux troubles dans des fossés, ailleurs irriguer les terres pour les blés, amener la Loire jusqu'à Chambord et y bâtir un château pour les chasses du roi et des deux reines, ce n'était pas pour des portraits ou des fresques dans leurs chapelles qu'ils l'avaient fait venir, lui qui ne désirait plus rien, ne demandait plus rien à personne et avait tellement usé ses yeux à l'étude que certains soirs c'est à peine s'il y voyait, c'était pour qu'il portât sur eux le regard dont ils avaient besoin et leur dît la manière de faire, leur assurât la perfection des colonnades et des coupoles et des statues encore plus belles que mille ans auparavant celles des jardins d'Étrurie, lui demandant ce qu'ils ne demandaient jamais qu'aux Italiens, la beauté et plus encore que la beauté, la certitude de la beauté. En échange de la demeure et du parc et de la rivière tout en bas, en échange de leur admiration et de leur infinie bienveillance – et tout l'honneur était pour eux disaient-ils – il imaginerait les châteaux et les escaliers, étudierait les façades et la profondeur des jardins, les fossés, les moulins, quatre à l'entrée de la ville, quatre à la sortie, le tracé des rivières, les canaux entre les rivières et comment avec des écluses élever le niveau du fleuve puis faire se perdre les courants, prévoirait les digues au travers des eaux, et que les eaux à l'endroit de leur chute déposassent leurs sédiments. Il partirait avec les élèves, parcourrait le pays comme il avait parcouru l'Émilie et la Romagne, l'Ombrie et la vallée du Tibre, dessinant, calculant, dressant cartes et plans, peignant s'il restait du temps, ils servaient,



avaient toujours servi, chacun à sa manière même les plus grands, à douze ans dans les *botteghe* ils gâchaient le plâtre, pilaient la terre, l'ambre et les poudres, manches retroussées, bariolées dans les robes qui leur battaient les mollets ils allaient et venaient entre la chaux, l'or et les stucs, l'argent des Alpes, ensemble comme dans les chants qu'ils entendaient le soir depuis la Seigneurie ils figuraient l'ange de l'Annonciation, fondaient les cloches de Pistoïa ou sculptaient dans le bronze la chevelure de David, le soir partaient en ville livrer les portraits et le cimier des casques, le plateau des accouchées. Fils de paysans, de bouchers et de tanneurs qui bientôt maîtres des perspectives et des peintures *a fresco* exécutaient sans rien dire ce que les maîtres, les vrais, commandaient pour leurs palais, leurs rêves fous, interdisant qu'ils fissent quoi que ce fût de leur invention, ordonnant et décidant de tout, de ce côté-ci la vierge dans une robe cramoisie fourrée d'or vert, et de l'autre les saints et les anges, et derrière eux les toits et les colonnades de la ville, les frontons et les portiques très exactement reproduits, ils peignaient les beaux visages et les chevelures dénouées, les grandes batailles et le corps brillant des grands chevaux, et cette histoire de l'homme-dieu où tout toujours recommençait du désir et du châtement, ils exécutaient, offraient la gloire et la beauté, parfois et sans même le savoir d'un trait, d'un geste attisaient le rêve, ces au-delà sans nom où l'homme régnait si beau sous les voûtes des chapelles, nu, troublant comme le dieu qui du doigt lui donnait vie, quand ils mouraient on parlait d'eux, le

maître Giotto et le maître Masaccio et le maître Alberti, et le maître della Francesca. Quand ils avaient fini ils décoraient les chambres des maîtres et organisaient leurs fêtes et leurs funérailles (eux ce qu'ils avaient à dire ils ne le disaient pas, attendant et attendant encore, des années et la mort les prenait de court, ils ne le diraient pas, ne le diraient jamais, ainsi allaient les choses), tendaient de noir les chambres des palais, organisaient les chagrins, rassemblaient autour des mortes les moires et les satins et tous les ors de la création, tant et tant que les ambassadeurs s'en émerveillaient, vraiment ce qu'ils voyaient en Italie dépassait en splendeur toutes les imaginations (des jours et des jours cavaliers et chevaux parcouraient la ville, et les suivaient avec cierges et flambeaux les enguenillés des faubourgs, dans d'autres rues ou les mêmes que celles où les années de peste eux – leurs fils ou leurs pères – s'entassaient aux portes des maisons dans la chaleur accablante des étés, jusqu'à ce que décomposés bien au-delà de la charogne à pleines pelletées les charrettes viennent les ramasser). Parfois abandonnant les fêtes et les chapelles, les hommes et les dieux au corps troublant ou les vierges dans leurs velours et leurs taffetas cramoisis, ils allaient chercher d'autres maîtres, dans d'autres pays et d'autres villes où tout recommencerait. Tout recommençait toujours des choses annoncées. Il n'y aurait jamais que la mort pour y mettre fin.

(...)

Des Italiens venaient, ils taillaient le château dans le bois, figuraient les arcades, les escaliers et les toits posés sur les terrasses. A Milan, il avait imaginé le château neuf, ponts, dômes et coupoles, trois longs rangs d'arcades posés les uns au-dessus des autres, escaliers majestueux et toits sur les terrasses, profonds, incrustés d'ardoises blanches et vertes, marbres antiques, jardins d'orangers et cédratiers, le roi approuvait et parlait de la Chartreuse à Pavie ou de Poggio Reale près de Naples. Les travaux commenceraient avant la fin de l'année, architectes, maçons et tailleurs de pierre étaient convoqués dans les tourbières. Le rêve, fleuve et canaux, palais de pierre blanche, brillerait bientôt sous le soleil, fêtes et mascarades, processions de bateaux, cuivres sonnait haut et fort les règnes et les fastes, les souverains tenaient de Dieu leurs gloires et leurs plaisirs, deux cent quinze chambres pour aimer, pas une de moins, il nota qu'on pouvait retenir l'eau au-dessus de la ville, amener le fleuve depuis Villefranche, ceci pouvant être fait par les habitants du lieu. Les poutres des maisons seraient charriées par bateaux jusqu'à Romorantin et le fleuve endigué assez haut pour qu'on pût, par une pente aisée le faire descendre sur plusieurs lieues jusqu'à la ville. (...)

Ils partirent pour Romorantin, à ce qu'on disait là-bas rien n'avancait et ne se faisait comme il aurait fallu, les tailleurs de pierre n'étaient pas prêts ni les flotteurs de bois ou la moitié des maçons, ceux qui depuis Nouan

et La Ferté apportaient les briques, les plâtres et le sable, on commençait à dire que les ouvriers tombaient malades, des fièvres inexplicables dont on ignorait jusqu'au nom, et que jamais le château ne serait achevé. Le voyage dura plus que prévu, on approchait des foires de Saint-Jean, les routes étaient encombrées de mules et de charrettes, de colporteurs et d'égyptiens qui disaient la bonne aventure et vendaient les talismans, un peu partout on dressait les estrades, les barrières et les fontaines à vin, on amassait fleurs et herbes sèches pour les feux, plusieurs fois ils évitèrent les grands chemins et prirent à travers bois, ils dormirent à Pont-Levoy, revinrent par Montrichard et Gué-Péan, le soir depuis les auberges ils voyaient les feux briller sur les coteaux, sur les places d'églises ils entendaient les voix et les rires, les gens qui buvaient et dansaient tard dans la nuit.

Elle resta seule avec le serviteur italien, fit de grandes lessives et rangea les coffres et les armoires, lui cura la mare, nettoya les taillis et les boisseaux, répara la poterne du jardin et les planches du pont sur la rivière, puis il partit. Il alla jusqu'à Blois chercher des orangers pour les terrasses et au retour s'arrêta à Chaumont, où à la demande du maître il s'enquit des vignes montées en pergolas, et de la dureté de la pierre pour des colonnes qu'on lui demandait sur le haut d'une allée. (...)

Michèle Desbordes  
*La Demande* / Verdier, 1998



**Michèle Desbordes**  
à la médiathèque

*Les petites terres :  
bribes, fragments, parcelles*  
Verdier, 2008

*L'emprise*  
Verdier, 2006

*Artemisia et autres proses Suivi de Michèle Desbordes  
dans les bras de Charlie Parker / Jacques Lederer*  
Laurence Teper, 2006

*La Demande*  
Lu par Lionel Epailard  
CDL, 2005

*Un été de glycine*  
Verdier, 2005

*Dans le temps qu'il marchait*  
Laurence Teper, 2004

*La Robe bleue*  
Verdier, 2004

*Le lit de la mer*  
Gallimard, 2002

*Le Commandement*  
Gallimard, 2001

*Carnet de visites*  
Textes de Michèle Desbordes,  
Michel Christolhomme ; ill. Lam Duc Hien  
Nathan, 1999 (Photo Poche : société ; 6)

*L'Habituée*  
Verdier, 1996

*Sombres, dans la ville où elles se taisent*  
Michèle Marie Denor  
Arcane 17, 1986

[A propos de Michèle Desbordes]

*Sa dernière journée* / Jacques Lederer  
Melville / Léo Scheer, 2007

*A propos de Michèle Desbordes* / Jean-Yves Masson,  
Patrick Kéchichian, suivi d'un entretien entre  
Michèle Desbordes et Jacques Le Scanff  
Le Préau des collines, 2002

La médiathèque a reçu Michèle Desbordes  
au mois de janvier 2003, elle avait invité  
Maud Rayet à lire des extraits de ses livres...

# Guilaine Agnez

Guilaine Agnez est comédienne, maquilleuse de scène et factrice de masques. Elle travaille avec diverses compagnies théâtrales dont la Compagnie du Faux Col (mises en scène de Renaud Robert), le Théâtre de la Tête Noire (mises en scène de Patrice Douchet), le Théâtre de l'En Vie, la Compagnie Clin d'Œil (mises en scène de Gérard Audax) et le Théâtre de l'Antidote.

Elle accorde une place importante à la lecture à voix haute qu'elle pratique dans des théâtres, bibliothèques, établissements scolaires, parcs, appartements, jardins...

Elle lit régulièrement des nouvelles pour l'association *Tu Connais La Nouvelle*. Avec Livre au Centre elle participe depuis 2006 à l'aventure des *Mille Lectures d'hiver*. Elle développe depuis plusieurs années un répertoire de lectures de poésie. Dans le cadre d'ateliers théâtre pour diverses compagnies, elle anime de nombreux ateliers de lecture à voix haute.

La médiathèque a déjà reçu Guilaine Agnez pour une lecture de Pascal Quignard sur des photos d'Armand Vial, et d'une nouvelle de Mercedes Deambrosis, *Rien de bien grave*, publiée aux éditions du Chemin de fer.



En couverture, extrait de *La Demande*  
Michèle Desbordes, Editions Verdier, 1998, p.17

Médiathèque municipale Jacques Thyraud  
**[mediatheque.romorantin.com](http://mediatheque.romorantin.com)**